

Fatima

Une femme attendait devant sa porte.

Elle attendait depuis des jours, depuis des semaines, peut-être des mois.

Elle ne savait pas au juste ce qu'elle attendait, mais elle était sûre qu'il fallait qu'elle attende.

Quiconque passait devant sa porte la voyait là, assise, les deux mains sur les genoux, le dos posé contre l'encadrement, droite, les deux pieds légèrement écartés, comme prête à se lever.

Elle avait le regard vague et vague, sauf pour un point de l'horizon que nul ne pouvait voir.

On pouvait croire que ce point de l'horizon lui racontait une histoire, car dans ce corps immobile, rien ne bougeait, à peine une lumière qui passait et repassait dans son regard, comme une bougie qu'on aurait agitée devant son visage, pour s'assurer qu'elle n'était pas morte.

Mais nul n'osait approcher, parce qu'il pressentait qu'il eût fallu venir de ce point de l'horizon pour qu'elle le vît.

Nul n'osait l'approcher, sauf les chiens et les enfants.

Ils jouaient, çà et là, devant elle, en familiarité, sans la déranger.

Parfois, un chien venait la renifler, elle allongeait la main et plongeait les doigts dans le pelage, le regard quittait l'horizon pour s'absorber dans le massage, consciencieusement, là, la peau qui frotte les os sur la nuque des chiens, là, le chien qui se tend pour recevoir la caresse, il grogne, il est content, et il repart japper plus loin, loin, où son regard le quitte et retourne à l'horizon.

Parfois, un ballon lui arrive droit dans la figure, et une étonnante alerte lève ses bras dans l'instant, qui bloquent et renvoient, et les enfants rient, et elle rit, et ils recommencent le jeu, jusqu'à ce qu'elle ait ce regard doux et fatigué qui les convoque à la laisser tranquille.

C'est toujours avant qu'elle n'ait besoin de parler, qu'ils comprennent, et la laisse retourner dans son rêve.

Des hommes passent, jamais près, éructent de grasses insanités qu'ils s'échangent en rires épais, qui rebondissent au loin, loin, sans qu'elle y prenne garde.

Elle attend.

Un jour, passe Mohamed.

Il voit cette femme étrange, qui attend, le dos bien droit le long du chambranle de la porte.

A sa droite, la porte est ouverte, et on aperçoit la pénombre de l'intérieur de la case.

On ne discerne pas le mobilier, seulement des ombres immuables qu'elle garde comme un soldat, sagement, là, immobile sur son tabouret.

Mohamed n'ose pas s'avancer. Même, il accélère le pas, comme pour se chasser lui-même, vite, de l'horizon de cette femme qui attend.

Mohamed s'éloigne, et dans son dos, le regard de la femme a bougé.

Lentement, l'horizon s'est déplacé et le suit, dans le regard de la femme. Suit Mohamed jusqu'à sa disparition.

Lentement, le regard revient se poser droit, droit, devant. Une journée passe, et Mohamed revient. De plus loin, il fait, un grand arc de cercle, loin, loin devant la femme, et soudain, la femme tressaille, juste avant qu'il ne passe devant le point.

Elle l'a senti venir, juste à proximité du point, et son regard a rencontré le sien.

Il s'est arrêté, elle l'a fixé, puis elle a détourné les yeux.

Mohamed a pressé le pas, et a disparu.

Le troisième jour, Mohamed se lève tôt le matin.

Il prépare une gourde d'eau fraîche, pour tout le long chemin. Il part. Il part en direction inverse de l'endroit où la femme attend. Il marche et marche, il transpire, et repousse le moment de boire. Garder. Garder l'eau. On ne sait pas où le chemin finira. Il grimpe des montagnes, traverse le Djebel, et soudain il a peur. Le soleil descend et le cuit, et quand la lune viendra, il ne trouvera plus son chemin.

La courbe est longue et longue.

Alors il boit, à la gourde, une gorgée, pas plus, et l'eau est fraîche.

Et alors il sait où il doit aller. Il marche et marche, et le soleil descend, et il suinte, et il ne boit pas l'eau.

Quand il est bien fatigué, quand il croit qu'il ne finira pas sa route et que le soleil a décliné, il s'arrête et regarde devant.

Devant, -loin et loin, il y a une case, un point, à l'horizon, et la femme qui attend. Il marche et marche, il arrive devant la femme.

Elle a changé de vêtements, elle est toujours assise, et à ses pieds, il y a ses bagages. Un gros sac et un plus petit, en cuir de chameau.

- Comment t'appelles-tu ?

- Je m'appelle Fatima.

- Fatima, je sais ce que tu attends. Tu es une femme qui a soif. De toutes les femmes que j'ai connues, tu es celle qui a le plus soif, et c'est pourquoi tu es la plus belle des femmes. Je t'ai gardé ma gourde. Je l'ai gardée pour toi, Fatima. Il faudra l'économiser, il faudra boire à petites gorgées, parce que quand il n'y en aura plus, je n'aurai plus rien à te donner. Je suis un pauvre homme, Fatima. Quand il n'y aura plus d'eau, tu en voudras encore et encore, et tu seras la plus malheureuse des femmes.

- Tu retourneras m'en chercher, j'irai en chercher avec toi. Il y aura toujours de l'eau, et on aura toujours soif.

- Pas de cette eau-là, Fatima. Cette eau-là, c'est la mienne, et je suis fatigué, Fatima, je suis un homme fatigué. Réfléchis bien, Fatima, avant de boire cette eau.

Fatima se saisit de la gourde, boit à la régalade. Il lui arrache la gourde des mains.

- Ca suffit, Fatima. Il faut économiser l'eau.

- Comment t'appelles-tu ?

- Je m'appelle Mohamed.

- Mohamed, on s'en va.

- Ou ça ?

- Chercher l'eau.

Mohamed regarde à l'intérieur de la case.

- Tu ne me fais pas entrer ? Je voudrais me reposer.

- On ne peut pas rester ici. C'est la maison du passé. Dors un peu, je veillerai sur ton sommeil. Et demain, dès l'aube, on partira.

Mohamed s'endort. Quand il se réveille, le lendemain matin, la femme est assise sur son tabouret, identique, devant sa porte, les bagages à ses pieds.

- Attends encore un peu, Fatima, je suis fatigué. J'ai tellement rêvé longtemps à toi, j'ai connu tellement de femmes qui te ressemblaient, Fatima, avec cette soif insensée, et je suis tellement allé souvent chercher de l'eau, l'eau qu'il leur fallait, à ces femmes-là, une belle eau, Fatima, là où personne ne la trouve, c'est moi qui en ai le secret.

- Raconte-moi l'eau.

Fatima rentre dans la case, s'assoit. Ses bagages sont toujours sur le pas de la porte.

- Elle est dans la montagne, derrière le Djebel. C'est un long chemin pour y arriver. On se perd, parfois, quand on doute. Mais toi tu as la foi, Fatima, tu y arriveras.

- J'y arriverai, tu crois ?

- Tu y arriveras. Pour y arriver, il faut être pur, et toi tu es pure, Fatima, tu la trouveras.

- Je suis pure ? Qu'est-ce que c'est, pure ?

- Pure, c'est toi, Fatima. La Pureté, c'est toi. Fais-moi confiance.

- Je te fais confiance.

- Je sais. C'est ça, ta Pureté.

- On y va ?

Mohamed se lève péniblement.

- On y va.

Ils marchent et marchent, dans la montagne.
Ils boivent l'eau de la gourde, et. Fatima a appris à économiser.

Fatima marche devant, les yeux sur l'horizon. Il traîne, renâcle, s'écroule.

- Courage, Mohamed, on est bientôt arrivés.

- Qu'est-ce que tu en sais, Fatima, il n'y a que moi qui connaisse cette oasis. Sans moi, tu n'y arriveras pas. Alors attends-moi, Fatima, je suis fatigué.

- Arrête de te lamenter, Mohamed, c'est, toi qui m'as fait quitter ma maison.
- Ce n'est pas moi, Fatima, c'est toi qui as voulu partir.
- C'est toi, c'est moi, c'est nous. Lève-toi, Mohamed.

- Attends. Attends. Tu ne sais pas attendre. C'est le chemin qui importe. Le bout, on ne sait pas.

- Je ne comprends pas. Viens, Mohamed, viens.
- Je sais que tu ne comprends pas.
- Allez, viens.
- Attends, Fatima, attends. Juste une pause. Il faut du courage, pour y arriver. Toi, je sais que tu en as. Et de l'inconscience. Est-ce que j'ai suffisamment d'inconscience ? Je suis usé, Fatima.

- Il n'y a bientôt plus d'eau dans la gourde, Mohamed. Il faut que tu marches.
- Je ne peux plus marcher, Fatima. Laisse-moi, vas-y, tu trouveras toute seule.
- On n'a pas fait tout ce chemin ensemble pour rien. Marche.

Ils arrivent à une cahutte de bois inhabitée. Il s'écroule et dort.

Elle va chercher de grosses pierres, et s'assied à l'entrée de la cahutte. Regarde l'horizon.

Il n'y a plus d'eau dans la gourde. Elle reste, longtemps, assise.

Elle l'entend gémir dans son sommeil. Elle se lève, s'accroupit. Il délire.

Il dit :

L'eau, l'eau ...

Il a les yeux grands ouverts, il tend les bras, les yeux à l'horizon, il dit :

- Fatima, Fatima, vas-y, toi, vas-y, Fatima, toi seule...

Elle donne des coups de pied dans les pierres, elle pleure.

Elle l'embrasse sur le front. Elle part.

Elle marche et marche. Elle n'est pas fatiguée. Elle n'est jamais fatiguée. Elle l'épuise de ne jamais être fatiguée. Elle se dit qu'elle va tomber morte d'un seul coup, sans jamais avoir senti la fatigue. Et alors, il regrettera, ça oui, il regrettera.

Elle trouve un petit torrent presque à sec. Dans les flaques, par-ci, par-là, elle réussit à remplir la gourde.

Elle revient à la cahutte la nuit tombée.

Elle le fait boire. Il reprend des forces et se met à parler. Elle sait qu'au moins, en parlant, il retrouvera le courage. Il lui a appris que cette eau-là, il fallait la mériter, il fallait du courage. Il dit :

- Tu sais, on y arrivera, ensemble, Tu sais, c'est notre vérité. La Vérité, avant toi, je ne savais pas ce que c'était, je la cherchais, à travers toutes les autres femmes, et je ne savais plus, elles me lâchaient avant. Mais toi, toi, tu me forces à la trouver. Pour trouver cette eau-là, il faut la Vérité.

- Je ne comprends pas. C'est quoi, la Vérité ?

- Je sais que tu ne comprends pas. La Vérité, c'est toi. Tu es la Vérité.

- Lève-toi. Marche. J'en ai marre de tes mots. Il faut aller chercher l'eau. Tu me l'as promis.

- Attends quelques jours, que je me repose.

- Bon, quelques jours, et on y va.

-

Les jours passent, et les semaines.

Fatima va chercher l'eau dans le torrent presque à sec, quand il n'y en a plus dans la gourde.

Elle marche et marche, tout le jour, et revient à la nuit tombée.

Il l'attend, tout le jour, et quand elle rentre, lui raconte l'eau, comment elle est, ce qu'elle sera. Lui parle des pièges de la terre et du temps, du sable qui fuit sous les pas, et de la couleur de l'eau qui repousse toujours plus loin l'idée de la transparence.

Lui parle de toutes les femmes qu'il a connues, et de ses voyages pour chercher l'eau. -

La nuit, il fait des cauchemars et elle lui vide la gourde dans la gorge.

Les mois passent, et les années. Quelquefois, elle dit :

- On ne va pas rester ici toute notre vie. A boire l'eau des flaques.

- Attends. On est bien, là, tous les deux, dans cette cahutte. Je crois que je suis trop vieux pour aller chercher l'eau. Et toi aussi, tu es trop vieille. Il y a des choses qu'on fait dans sa jeunesse, c'est déjà trop tard pour toi aussi.

- Après ce que j'ai fait pour toi, après ce que j'ai marché pour te guérir...

- L'as-tu bien fait pour moi, ou l'as-tu fait pour l'eau ... Tu sais que tu ne peux atteindre l'oasis sans moi.

Il parle et parle, et, quand elle ne part pas, elle attend, assise sur ses pierres.

On ne sait pas si elle l'écoute encore, son regard est lointain, loin, loin, derrière le Djebel.

Un jour, un homme passe. Et la voit qui attend.